

ADRESSE

A LA CONVENTION NATIONALE,

Le 26 Ventose, l'an deuxième de la République Française,

PAR la famille PALLOY, *le lendemain de sa mise en liberté par les Huissiers de la Convention, qui ont brisé ses chaînes dans son cachot, où l'intrigue et les ennemis du peuple l'avoient plongé depuis trois mois.*

REPRÉSENTANS D'UN PEUPLE LIBRE,

LA cabale qui m'avoit plongé dans les fers est encore *à-bas*; votre justice vient de les briser; mon premier devoir est de vous rendre mes hommages: mes délateurs sont toujours les mêmes; ce sont les agens du dernier tyran, de ces royalistes, les bas valets de leurs suppôts, émules du tartuffe Roland, du traître Dumourier, un reste des fédéralistes; ce sont vos ennemis, ce sont ceux de la République entière. Je vous présente l'exposition des persécutions qu'ils m'ont fait essuyer dans les trois premières années de la révolution, discours prononcé par moi au corps électoral, et que j'ai fait connoître à tous les législateurs; les pièces que ma famille a remises au comité de sûreté générale, lui a fait connoître celles que j'ai souffertes, à partir de cette époque, jusqu'au moment de mon arrestation.

Votre décret qui m'a mis en liberté, me donne le droit de poursuivre en dommages-intérêts les auteurs de mon arrestation illégale, ainsi que l'auteur du libelle affiché, placardé et répandu, avec profusion, dans les 86 départemens; ce seroit bon si c'étoit moi qu'on eût voulu attaquer. Je

n'ai point d'ennemis, et j'ai le plaisir de le déclarer : mon existence est employée à faire le bien : je le répète, je ne suis pas le seul républicain honnête homme ; mais je fais tous mes efforts pour être de la première classe.

Ce sont donc les ennemis de la patrie ; je suis un de ses enfans. Comme pères du peuple, c'est à vous à me défendre, comme de me juger. Vous m'ordonnez de les poursuivre devant un tribunal civil : vous êtes bien doux, législateurs ; car le rapporteur de l'administration prétendoit me poursuivre devant le tribunal révolutionnaire : il vouloit se défaire de moi, parce que l'ombre d'un honnête homme leur porte ombrage.

Je me rends coupable, et suis hors de la loi, si je sors de mon foyer : je vais au contraire continuer mes travaux civiques, et réparer tous les torts que j'ai éprouvés par l'intrigue, tant dans ma fortune acquise avant la révolution, qu'à m'empêcher à travailler pour la cause commune, à moins que les assassins de la liberté reviennent m'y enlever ; je ne crains pas la mort ; je l'attends. L'homme naît, ne vit, et ne meurt qu'une fois ; trop heureux, s'il peut sacrifier sa vie pour la défense de sa patrie ; tel a été et sera toujours mon serment ; je n'y serai point parjure.

En détruisant le colosse de la tyrannie, mission honorable qui m'a été confié par le peuple français, j'en ai l'ordre qui a été soustrait des registres : j'ai travaillé pour la nation entière ; je me suis comporté avec courage et honneur : j'ai rendu compte de mes opérations et de mes travaux ; en outre, il existe des titres. L'annonce de cette reddition a été généralement publiée : il falloit que mes délateurs vinssent prendre communication ; ils auroient été confondus, comme ils le sont dans ce moment : ils y auroient vu que ma conduite étoit irréprochable ; que les objets que j'ai envoyés sur la surface du globe, n'ont été employés que pour propager l'esprit public ; que je pouvois jouir de ma propriété : si j'ai fait le bien, je peux être applaudi ; et si j'ai fait du tort à la république, je dois être blâmé ; mais c'es une question à résoudre.

Comme je suis créancier de la république, reconnu, par le rapport de la municipalité, du 30 juin 1792, la commune, qui n'a pas rendu ses comptes, a soustrait mes titres, ma créance n'étant pas enregistrée ; c'est au sénat que je réclame mon dû, aux législateurs que je demande justice ; quant aux injures, je les méprise. Je vous demande l'exécution de la loi du 16 juin 1792, que Roland et ses successeurs ont mise de côté : faites valoir par droit ; ce sont vos vœux, par la loi que vous avez prononcée.

Ils ont voulu faire perdre en un instant le fruit de cinq années de travaux que j'ai employées à propager les principes de la liberté : ils cherchent à préparer les voies aux chefs des esclaves ; ils veulent, les monstres, la perte des patriotes de 1789 par la chûte ou le bouleversement

des *emblêmes* de la liberté ; ils cryoient que ces pierres, quoique purifiées, reviendroient encore une fois s'amonceler pour nous embastiller ; à quoi bon les avoir disséminés ? ils tentoient au brisement de cette déclaration populaire des droits de l'homme ; ils vouloient que le glaive qui doit frapper les traîtres, et que je vous ai présenté, retombe sur vos enfans, et sur le zèlé patriote qui vous l'a offert.

Oui, ils ont voulu faire remettre ces pierres dans leur ancienne demeure : ils ont cru réussir par l'incarcération d'un des destructeurs du colosse de la tyrannie. Leur plan étoit de compromettre la commune de Paris, par un arrêté autant injuste que calomnieux : ceux qui en sont auteurs, méprisent les signes d'alliance et de liberté ; c'est ainsi que des bâtards en révolution, et les agens de nos ennemis, ont cru perdre les enfans de la liberté, et causer un bouleversement général : ils ont quêté par-tout des dénonciations ; ils ont rappelé des plaintes, dont eux-mêmes ont été reconnus coupables dans le tems. Ce n'est pas à moi seul à qui on en vouloit, c'est à tous ceux qui veulent la république, une, indivisible et impérissable: ils ont pensé avoir des coopérateurs ; au contraire, ils se sont démasqués : oui, les vrais républicains sont toujours fermes. Le philosophe en révolution a vu dans leur conduite un projet manqué : le sans-culotte incorruptible est toujours sur ses gardes, il veille ; leurs complots découverts les feront surveiller plus que jamais.

Ce *palladium* de la liberté, ma propriété, cette pierre de la bastille, ne m'a jamais quitté dans ma prison : je vous l'offre ; vous y verrez cette inscription : *changement de domicile.* Ils ont voulu perdre la liberté en refusant son image : elle est dans votre sein ; vous saurez la faire respecter : soyez aussifermes dans votre poste que les romains dans leur chaise curule.

Toutes les persécutions ne m'ont jamais fait chanceler ; je serai ce que j'ai toujours été, libre et honnête homme : ma route sera le sentier populaire, et sans déguisement : réduit dans ma prison, à un petit espace, l'amour de ma patrie me faisoit encore concevoir des projets utiles ; vous les connoîtrez ; ils feront rougir les traîtres ; ils verront que Palloy est toujours leur ennemi.

Ma captivité n'est rien ; un républicain sait souffrir : chaque pas de géant que vous décrétiez, je buvois à votre santé, la veille même de ma liberté : les frayeurs continuelles que l'on inspire aux prisonniers, raffermissoient de plus en plus mon courage ; le buste de Chalier devant moi m'en traçait l'exemple : je ne fréquentois personne ; je fermois l'oreille aux propos ; je méprisois ceux qui étoient à l'être.

Quoique dans les chaînes, je n'ai pas cessé ma correspondance patriotique : absent de mon attelier civique, mes ouvriers ont toujours été utiles à la chose publique, et mon commis à correspondre. Les quarante-

huit sections de Paris me connoîtront toujours pour être le même, aussi patriote, que généreux en fêtes civiques.

J'ai refusé les offres de démarches et sollicitations des sociétés dont je suis membre : je n'ai pas voulu sortir que par vos ordres ; j'ai rejetté les conseils qui m'ont été offerts ; l'innocence n'a pas besoin d'appui que la justice. D'après les pièces que j'ai produites à votre comité, qui sont des extraits et expéditions, dont les originaux sont dans les dépôts publics, les curieux et incrédules peuvent les vérifier, et jamais je ne discuterai qu'avec des pièces probantes, et non avec des jeux de mots et des lardons de sottises : je n'ai pas placardé les murailles de mes défenses, c'est un métier d'intrigue.

Je dépose sur le bureau un exemplaire de mon compte, rendu les 11 et 12 mars 1792, à l'assemblée nationale, au département de Paris, à la municipalité, au corps électoral, aux quatre-vingt-deux départemens ; le reliquat m'en est encore dû. C'est à vous que je le réclame, c'est pour la nation que j'ai travaillé, j'ai l'ordre du peuple qui m'a mis en mission ; c'est au sénat à me rendre justice.

Voilà ma première réponse aux perturbateurs du repos public. J'attends après cette somme pour satisfaire les citoyens qui m'ont obligé dans la gêne où je me suis trouvé ; il me restera pour tout bien, mes dettes payées, l'honneur, que je regarde comme le plus beau trésor d'un républicain.

Voilà la dernière réponse ; la noirceur des hommes m'a fait manquer de tout ; sans le secours d'une ame généreuse, j'aurois été privé même de mon nécessaire dans ma prison : depuis un an je suis aux expédiens les plus épineux, je sais me priver de tout, et ce, par les chicanes que l'aristocratie m'a suscitées depuis le commencement de la révolution ; personne ne me payant, mon nom seul servoit de dérision, lorsque je me présentois pour réclamer mes droits.

Connoissant mon foible avoir, malgré mes peines, j'ai toujours senti le besoin de détromper le peuple sur les malveillans ; je n'ai cessé d'être ardent dans mon civisme ; pendant le cours de la révolution, je n'ai fréquenté aucune compagnie suspecte ; j'ignore ce que veut dire le mot de parti ; je ne fréquente que ma famille, parce que j'en suis sûr ; mon imprimeur est patriote, et n'a fait pour moi que des écrits civiques ; tous mes ouvriers sont de même : ils mourront pour la défense nationale. J'ai estimé tous les patriotes qui se sont bien montrés ; ceux qui ont changé, je les abandonne ; je ne veux plus tant fréquenter les hommes, même lire les journaux qui empoisonnent les pensées ; je me réserve l'abonnement du journal des Hommes Libres, les Annales, et le journal des Débats ; j'ai juré, en montant les échelons de la révolution, de ne jamais rétrograder. Je ne changerai pas mon nom ; je le conserverai toujours avec honneur : mon costume sera toujours le même ; et ne

connois de point central que la convention nationale : pour elle, je saurai mourir, s'il le faut.

J'ajoute que dans les hommages que j'ai faits, je n'ai rien reçu directement ni indirectement, tant pour les objets patriotiques que j'ai envoyés, que pour les fêtes publiques où j'ai contribué ; j'en atteste les corps constitués des départemens, et les sociétés populaires, le seul desir d'être utile au principe de l'égalité, et de saisir l'occasion de rendre hommage à la vertu, enfin aux hommes qui se montroient bien, pour les encourager ; est le motif qui m'a animé ; l'exécution des seize commandemens républicains, que je vous ai présentée le 17 décembre 1792, *style esclave*, est la base de mes principes ; j'en dépose un exemplaire, et je vous prie de l'agréer.

Ce qui doit vous étonner, législateurs, et ce qui étonnera la république, c'est que l'on me croit l'entrepreneur de tous les travaux de Paris ; hé-bien, je réponds que je n'ai été employé dans aucuns, ni dans ceux commandés par le pouvoir-exécutif, le directoire du département, les travaux publics de la commune de Paris et des deux districts, je n'y ai eu aucune inspection ni entreprise ; il a été fait pour des millions d'ouvrages ; eh-bien ! on n'a rien offert à Palloy, et il n'a pas gagné un un petit écu ; au contraire, les perturbateurs me discréditoient, et sembloient prendre plaisir à entraver mes travaux civiques, que je faisois *gratis*.

L'intrigue m'a arraché les travaux que l'assemblée législative et la convention avoient confiés à mes soins, les travaux du temple, l'inspection des suppressions féodales, dont vous m'aviez chargé ; les mémoires qu'à produit en mon absence ma femme et mes enfans, pour dépenses et honoraires, ne m'ont pas été payés ; cette cause et mille autres m'ont réduit à engager mes propriétés, et à me retirer à *Sceaux-l'Unité*, depuis un an, propriété acquise il y a quinze ans ; là, ma vie est sobre, et l'économie me procure le plaisir d'être utile à mes concitoyens. Dans ce moment, je fais ériger la statue de la liberté dans le temple de la raison.

Comme bon citoyen, je suis monté sur le théâtre de la révolution, sans aucunes vues politiques, avec une canne à pomme d'or, bien acquise, et mon ambition est de mourir le bâton blanc à la main ; puisse ma conduite être imitée ! que mon exemple procure une épuration sur tous les individus qui ont été employés, et qni n'ont pris le nom des anciens républicains que pour jouer leur rôle, ainsi que de tous ces artistes intriguans qui n'ont travaillé à la révolution que pour leur intérêt personnel ; mon but a été de les démasquer, en rendant mon compte publiquement, les 11 et 12 mars 1792, afin de les engager à m'imiter ; ce

qu'aucun n'a fait. La vertu enfin reprendra son poste, et pourchassera les êtres ignares et intriguans.

La convention reconnoîtra ceux qui ont voulu jouer la vertu, en voulant la compromettre ; ceux qui ont changé de nom pour tromper le peuple ; ceux qui ont voulu écraser leurs défenseurs ; ceux enfin qui n'ont vu démolir qu'avec regret cette bastille, époque de la conquête de la liberté, tous ces nouveaux viennent travailler de toutes leurs forces à écraser les vétérans de la révolution. Elle verra l'abus du pouvoir donné à des gens en place, leur ineptie, leur cupidité, leur faux patriotisme : la patrie, notre mère commune, reconnoîtra ses enfans, et distinguera ses ennemis ; la vertu se dévoilera, la justice se rendra, et la loi fera rentrer au trésor national ce qui lui aura été dérobé ; par cette marche, on verra la confiance renaître, et on forcera peut-être à rendre des comptes, ceux qui en demandoient aux autres, pour qu'on ne pensât pas à eux.

Législateurs, vous venez donc de briser les fers d'un patriote opprimé : cet acte de votre justice, fait son triomphe, et couvre d'opprobres ses ennemis : les lâches, en me plongeant dans un cachot, pensoient comprimer les élans de mon génie tyrannicide!..... Eh bien ! qu'ils sachent que ma détention même va tourner au profit de mon pays, en lui faisant connoître divers abus.... J'en proposerai la réforme dans un projet, que, comme architecte, je vous présenterai dans peu sur les prisons.

Ce semestre de trois mois m'a parachevé à connoître le faux des hommes, à voir le patriote opprimé et l'aristocratie triomphante ; enfin, c'est là où j'ai connu les premiers besoins de la nature ; et c'est là, dis-je, où j'ai vu la vertu confondue avec le crime, l'intrigue, la fourberie, le complot et le mensonge.

Je viens renouveller ici le serment de vivre libre ou mourir, que j'ai fait au haut des tours de la bastille, dans les premiers jours de notre heureuse révolution, et vous promettre de continuer de disséminer les membres hideux de cette odieuse forteresse sur toute la surface du globe, à l'effet d'inspirer la haine pour les tyrans, et de solliciter le génie des artistes patriotes à s'occuper de l'érection des monumens, qui consacreront la naissance de la République française, et les grands évènemens qui ont amené le régime populaire en France ; enfin de ne point laisser de retraite aux ennemis de la patrie, et de tout sacrifier pour le bien général ; voilà mes remercîmens, et le plus beau témoignage de reconnoissance que croit pouvoir offrir à la convention nationale Palloy et sa famille.

Législateurs, je remettrai à votre comité d'instruction publique mon projet, pour le monument à élever sur les ruines de la bastille, que j'avois présenté à l'assemblée législative le 11 mars 1792, conformément à la

loi du 16 juin, qui ouvre un concours, dont l'opération a été retardée jusqu'à présent par la menée de la malveillance. Il est d'autant plus urgent de décider l'ouverture du concours pour la place de la liberté, que les matériaux que je destine pour la fondation, que j'ai acquis, actuellement rangés sur les boulevards, et dans les cours de l'arsénal, gênent beaucoup la circulation.

Reste à ton poste, sénat auguste, continue d'affermir la liberté sur des bases inébranlables ; bientôt le bonheur de la France désillera les yeux des peuples asservis ; l'idole du despotisme par-tout sera brisée : nos derniers neveux béniront ta mémoire, et l'empire de la liberté ne connoîtra plus de bornes que celles du monde.

Signés, PALLOY, patriote ; N. femme PALLOY ; B. PALLOY fils ; D. fille PALLOY, républicaine pour la vie.

De l'Imprimerie de RENAUDIERE jeune, Imprimeur des Sans-Culottes, rue Vieille-Bouclerie, n°. 131.

40